



LA DÉ- CADE

LA LETTRE DU CERCLE
JEAN BAPTISTE SAY

« Les lumières et la morale
sont aussi nécessaires au
maintien de la République
que le fut le courage pour
la conquérir. »

février 2016

POURQUOI « LA DÉCADE » ?

« La Décade philosophique, littéraire et politique » cofondée par Jean-Baptiste Say en avril 1794 était publiée chaque décadi, dernier jour des trois décades qui rythmaient les mois du calendrier républicain. Selon l'affiche publicitaire qui soutint son lancement son ambition était « d'instruire et amuser » !

« La Décade », publiée sur internet 10 fois par an, le 10 du mois, sera l'outil de communication du Cercle Jean-Baptiste Say (www.cerclejeanbaptistesay.com), parlera d'économie, tâchera d'instruire et tentera d'amuser... Tentez votre chance ! L'abonnement est gratuit et la diffusion repose sur la promotion des lecteurs. Hommage donc à la sagesse d'un révolutionnaire qui a si bien compris l'importance de la prospérité dans le développement et le maintien de la démocratie. Et si bien expliqué les conditions nécessaires à cette prospérité : la liberté, la propriété, l'échange, le travail. Sans entrepreneurs, point de prospérité et sans prospérité, point de solidarité !

Avec Jean-Baptiste Say comme guide et pédagogue, rappeler les principes fondamentaux de l'économie et expliquer simplement les mécanismes de création de richesse pour qu'ils puissent se remettre en marche dans notre pays, voilà l'ambition de la Décade.

Il nous l'avait bien dit

février 2016

Ne privons pas ceux qui veulent se développer

Comme fleurissent les thèmes de décroissance, il n'est pas inutile de faire part à leurs soutiens ces quelques remarques de Jean-Baptiste Say. Ne pas confondre ce qui ressort des choix individuels des nantis (le renoncement, l'ascèse... et la gestion de la surconsommation) et ce qui revient à un mouvement séculaire irrésistible — le développement — dont la partie privilégiée de l'humanité qui en jouit ne peut en priver l'autre. A l'attention de notre 0/10 du mois en particulier.

« L'expérience nous apprend que le bonheur de l'homme est attaché au sentiment de son existence et au développement de ses facultés ; or son existence est d'autant plus complète, ses facultés s'exercent d'autant plus, qu'il produit et consomme davantage. On ne fait pas attention qu'en cherchant à borner nos désirs, on rapproche involontairement l'homme de la brute. En effet, les animaux jouissent des biens que le ciel leur envoie, et, sans murmurer, se passent de ceux que le ciel leur refuse. Le créateur a fait davantage en faveur de l'homme : il l'a rendu capable de multiplier les choses qui lui sont nécessaires, ou seulement agréables ; c'est donc concourir au but de notre création, que de multiplier nos productions plutôt que de borner nos désirs.

J'ai entendu déplorer l'introduction dans nos usages du café, du chocolat et de mille autres superfluités dont nos pères se passaient fort bien. Ils se passaient aussi de chemises : l'usage de la toile ne s'est répandu qu'au quatorzième siècle. Ce n'est que sous le règne de Henri III, que l'on a commencé à se servir de fourchettes. L'Amérique était découverte que nous n'avions pas encore de vitres à nos fenêtres ! Ne vaut-il pas mieux que nous ayons contracté le besoin de ces choses, que d'avoir le mérite de savoir nous en passer ? »

Cours complet d'économie politique. T1 1828.

Analyse économique

février 2016

Inflation ou déflation ?

Qu'est-ce que l'inflation ? Pourquoi, après avoir passé des décennies à lutter contre l'inflation, les banques centrales sont-elles si soucieuses d'assurer son retour pour éviter la déflation ?

L'inflation correspond à l'érosion du pouvoir d'achat de la monnaie du fait de l'augmentation du niveau des prix. Concrètement, un billet de 50 euros n'achète plus autant de choses qu'un an plus tôt. Généralement, elle est mesurée en regardant l'évolution dans le temps des prix des biens d'un panier de biens et services représentatifs de la consommation d'un ménage moyen. Par exemple, si tel ensemble de biens et services coûtait 1000 euros une année et qu'ils en coûtent 10 euros de plus l'année suivante, l'inflation est de 1,0 %. Ce panier de biens et services est supposé être représentatif de la consommation moyenne d'un ménage : il inclut donc aussi bien des achats quotidiens que des achats réalisés avec un intervalle de plusieurs années. Par exemple, dans le calcul de l'indice des prix par l'INSEE en France, le pain et les ordinateurs ont à peu près le même poids : 0,6 %. Comme nous l'avons dit, il s'agit d'un panier de biens et services et inclut donc des dépenses telles que les loyers, la restauration ou bien encore la coiffure, la contribution de cette dernière étant similaire à celle du pain et des ordinateurs. C'est une des raisons pour lesquelles on peut avoir une grande divergence entre les chiffres publiés et le ressenti de la population. Entrent dans les statistiques de l'inflation tout un ensemble de prix que l'on ne connaît pas nécessairement ou que l'on vérifie moins. Par ailleurs, plusieurs types d'ajustements peuvent être appliqués aux prix à la consommation comme les ajustements hédoniques, qui corrigent du progrès technologique, ou les effets de substitution, lorsque la flambée du prix d'un bien ou service pousse les ménages vers d'autres biens et services, ce qui peut encore renforcer les écarts entre la perception des ménages et les chiffres.

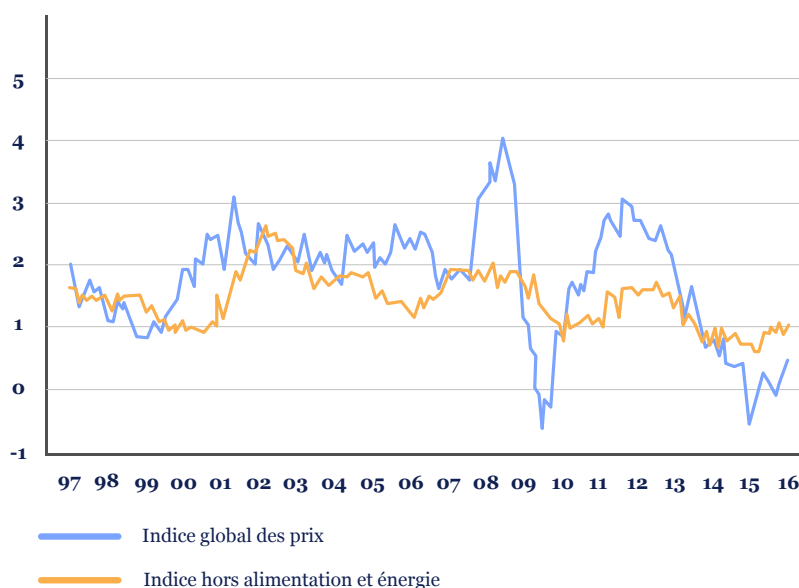
Quels sont les déterminants de l'inflation ? On distingue généralement des facteurs qui agissent sur les coûts à la hausse ou à la baisse (facteurs « push ») et des facteurs qui agissent sur la demande de tel ou tel bien et donc sur son prix d'équilibre, une baisse de la demande entraînant une baisse du prix et vice et versa (« facteurs pull »). Parmi les facteurs push, on compte l'évolution du prix des facteurs de production, et notamment le coût du travail, et celle du prix des intrants comme les matières premières ou certaines importations, qui sont impactés par les variations des devises. Les prix des matières premières (minerais, pétrole, produits agricoles etc.) ont un impact direct sur les prix de l'énergie et de l'alimentation. En France, les prix de l'alimentation représentent environ 15 % des indices des prix et les prix de l'énergie environ 8 %. Les prix des matières premières obéissent à des logiques bien spécifiques, strictement liées à l'équilibre offre-demande de leurs marchés de ces produits-là. Par exemple, actuellement l'inflation est tirée à la baisse par la chute du prix du pétrole, qui reflète les conditions du marché physique du pétrole, caractérisé par une surabondance d'or noir. C'est pourquoi les économistes regardent souvent ce que l'on appelle l'inflation sous-jacente ou « core », c'est-à-dire l'évolution des prix hors impact direct des prix de l'énergie et de l'alimentation.

Que ce soit du côté pull ou du côté push, l'inflation a un lien avec l'activité économique. Le principal coût des entreprises reste celui de la main d'œuvre. Une phase de forte croissance, avec un taux de chômage faible, aura donc pour effet de tirer les salaires à la hausse, ce qui soutiendra les facteurs push (coût du travail) et les facteurs pull (plus forte demande des consommateurs). Cette relation entre l'inflation et l'activité est matérialisée par ce que l'on appelle la courbe de Phillips qui met en relation le taux de chômage avec les prix. Celle-ci a donné lieu à de nombreux débats parmi les économistes, qui ont ajouté d'autres paramètres comme les anticipations d'inflation.

La déflation est la baisse du niveau général des prix, ce qui, toutes choses égales par ailleurs pourrait ne pas être une mauvaise chose en soi, pour peu que l'économie dispose de toutes les flexibilités pour s'y adapter. Mais elle a notamment pour effet d'amener les agents économiques à différer leurs achats, ce qui déprime l'activité. Par ailleurs, la rigidité des salaires peut amener le coût réel du travail, c'est-à-dire corrigé de l'inflation, à continuer d'augmenter, ce qui peut compliquer les ajustements. La présence de dette est une autre raison pour éviter la déflation. Mis en évidence par Irving Fisher dans les années trente, un cercle vicieux peut se mettre en place si la déflation rend plus difficile le remboursement de la dette, ce qui déprime davantage l'activité et renforce la déflation. Enfin, comme les anticipations jouent un rôle important dans la dynamique de l'inflation, les autorités craignent que la déflation rentre dans les esprits, comme elle a pu le faire au Japon.

Où en sommes-nous aujourd'hui? La faiblesse de l'inflation s'explique en grande partie par ce qui se passe au niveau du marché du pétrole et des autres matières premières. Par ailleurs, la chute prix du pétrole agit également sur l'inflation core au travers, par exemple, des prix des services de transports qui sont très liés au prix du pétrole. Hors alimentation et énergie, l'inflation se redresse dans la plupart des pays développés, en ligne avec des marchés du travail qui se tendent plus ou moins progressivement. Même dans la zone euro, l'inflation core se redresse depuis un point bas atteint au début de l'année 2015. La nouvelle phase de baisse du prix du pétrole va sans doute peser sur l'inflation globale, mais cela aura principalement pour effet de masquer l'accélération de l'inflation sous-jacente.

Zone euro : variation sur un an des indices des prix



Reçu 10/10

février 2016

« Une vérité appartient, non pas au premier qui la dit, mais au premier qui la prouve. »
(traité 1^{re} ed.)

Le ministre et le philosophe : Macron expliqué par Bergson

On ne s'arrêtera pas sur ceux qui ont obtenu un « mea culpa » du Ministre de l'économie ayant déclaré le 20 janvier sur BFM : « la vie d'un entrepreneur est bien souvent plus dure que celle d'un salarié... il peut tout perdre, lui, et il a moins de garanties. Les entrepreneurs sont des gens qui sont partis de rien, qui travaillent beaucoup, qui ne s'arrêtent pas le soir et s'arrêtent rarement le week-end ». Que les censeurs du ministre s'interrogent seulement : si c'est la vie la vie d'entrepreneur qui est plus facile que celle du salarié, pourquoi la France n'en compte-t-elle pas davantage ?

Plus intéressante toutefois est la question à laquelle ne répond pas Macron, mais que traite Henri Bergson (1859 -1941) : si c'est plus dur, pourquoi y a-t-il donc des entrepreneurs ? La réponse ne se réduit pas à des écarts de facilité. Elle est un peu moins simple et le philosophe donne quelques clés :

« Mais pourquoi l'esprit s'est-il lancé dans l'entreprise ? Quel intérêt avait-il à forer le tunnel ? (...) La pensée qui n'est que pensée, l'œuvre d'art qui n'est que conçue, le poème qui n'est que rêvé, ne coûtent pas encore de la peine ; c'est la réalisation matérielle du poème en mots, de la conception artistique en statue ou tableau, qui demande un effort. L'effort est pénible, mais il est aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que grâce à lui on a tiré de soi plus qu'il n'y en avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. Or, cet effort n'eût pas été possible sans la matière : par la résistance qu'elle oppose et par la docilité où nous pouvons l'amener, elle est à la fois l'obstacle, l'instrument et le stimulant ; elle éprouve notre force, en garde l'empreinte et en appelle l'intensification. (...) »

La nature nous avertit par un signe précis que notre destination est atteinte. Ce signe est la joie. Je dis la joie, je ne dis pas le plaisir (...). La joie annonce toujours que la vie a réussi, qu'elle a gagné du terrain, qu'elle remporte une victoire : toute grande joie a un accent de triomphe. Nous trouvons que partout où il y a joie, il y a création : plus riche est la création, plus profonde est la joie. Le commerçant qui développe ses affaires, le chef d'usine qui voit prospérer son industrie est-il joyeux en raison de l'argent qu'il gagne et de la notoriété qu'il acquiert ? Richesse et considération entrent évidemment pour beaucoup dans la satisfaction qu'il ressent, mais elles lui apportent des plaisirs plutôt que de la joie, et ce qu'il goûte de joie vraie est le sentiment d'avoir monté une entreprise qui marche, d'avoir appelé quelque chose à la vie. »

Henri Bergson, La conscience et la vie (1911).

Collé 0/10

février 2016

« L'économie : il y a peu de sujet sur lequel on se soit plus donné carrière pour déraisonner »
(traité 1^{re} ed.)

Sagesse ou déraison ?

« *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité* » de Yuval Noah Harari (Albin Michel)

On peut être « recommandé » par mark Zuckerberg, traduit en 40 langues, en brassant histoire, philosophie et sciences mais ne pas échapper à de drôles de raisonnements. L'auteur de « Sapiens » nous les présente dans « l'Obs » de novembre 2015 :

« La révolution agricole est la plus grande escroquerie de l'histoire ! La vie d'un chasseur cueilleur était effectivement moins pénible que celle d'un paysan : non seulement le paysan a dû travailler plus dur, à des tâches plus répétitives, mais son régime alimentaire s'est également dégradé... Pour des milliards de gens dans le monde, l'existence aurait été plus facile il y a vingt mille ou trente mille ans. Les ouvriers exploités de Chine ou du Bangladesh sont plus mal lotis que les chasseurs cueilleurs qui vivaient au grand air, mangeaient de façon diversifiée et étaient maîtres de leur temps. »

Avec l'appui d'une évidence largement partagée — l'exploitation ouvrière dans certains pays émergents — il est donc possible de soutenir n'importe quoi. En premier lieu, il y a 25 ans 1.9 milliard d'individus sur une population totale de 5.3 milliards vivaient dans la misère la plus grande. La banque mondiale en compte 700 millions aujourd'hui sur une population qui a cru à 7.2 milliards. Une grande partie de cette baisse provient de Chine où la vie dans les rizières communistes n'était certainement pas plus heureuse que dans les usines capitalo-communistes, mais ne choquait pas grand monde, car le modèle économique et social chinois de l'époque nous était beaucoup plus étranger qu'aujourd'hui. En second lieu, par une forme d'uchronie, on imagine des milliards de chasseurs-cueilleurs aujourd'hui... et on oubliera la rivalité de l'homme-proie et du monde animal, la vulnérabilité aux éléments, le nomadisme, la vie entière passée à chercher de quoi subsister et les conflits entre groupes humains dont témoignent les squelettes de nos aïeux... bref une espérance de vie du quart de la nôtre pour une population mondiale estimée à 300 000 individus il y a 20 000 ans ! On pourrait attendre plus de sagesse pour améliorer le monde de demain qu'une telle archéopathie !

Parole d'entrepreneur

février 2016

Gérard Gourdon, 51 ans, fondateur de Mimilamour



Mimilamour, marque de bijoux made in Paris, « à forte tendance ajoutée » est née en janvier 2013. Après le succès de l'e-shop et la naissance de quelques modèles d'ores et déjà devenus des classiques de la maison, la première boutique parisienne a ouvert en janvier 2015, à Paris, dans le 10ème arrondissement, épicentre de la « branchitude » du moment. Aujourd'hui, Mimilamour est également distribué dans dix pays, aux points de vente soigneusement sélectionnés

1) Pourquoi être devenu entrepreneur ?

Finally, j'ai toujours été entrepreneur ! Diplômé d'aucun diplôme, je suis parti en Australie à 19 ans avec un jeune assistant de ELLE pour vendre à Sydney le concept de la photographie de mode en studio, en mouvement et sur fond blanc... très années 80 ! Après quelques couvertures, pas mal d'images de pub et un passage d'un an à Tokyo, j'ai démarré mon propre magazine de mode à Hong Kong « ECLAT ! », avec un nom très français et un contenu culturel se partageant Orient et Occident. Après un an et 6 numéros, je me suis ensuite occupé du lancement et de la direction artistique du ELLE en Asie du Sud Est. De retour à Paris, j'ai monté une galerie de photographie contemporaine (Avedon, Penn, Mappelthorpe...), puis une agence de communication, vendue 10 ans plus tard à Publicis. Après un petit pas de côté dans la restauration (réorientation favorite de l'ex-pubard !), je décide de revenir à la mode et à la création en lançant il y a 3 ans, Mimilamour, ma marque de bijoux créés et réalisés à Paris. Entreprendre est un modèle que j'ai choisi très tôt, certainement parce que je n'ai jamais trouvé de case dans laquelle me glisser et me sentir à mon aise. Entreprendre m'a également permis de faire à ma façon, pas toujours dans les clous et souvent un peu (trop) en avance sur mon temps... Des succès mais aussi des flops, de grandes joies mais aussi quelques bosses !

2) L'entrepreneur est-il seul à entreprendre ?

Dans mes années pub, les années 90, on parlait beaucoup de « Créateurs » d'entreprises. Nous travaillions pour le compte de nos clients, Banques et Institutionnels, sur la mutation du statut d'« Entrepreneur » vers celui de « Créateur » : comment proposer une vision plus individuelle de l'entrepreneuriat etc... Il s'agissait de dédramatiser l'inertie et les contraintes du système en proclamant l'Entrepreneur « Créateur d'entreprise », et donc créateur de son propre emploi ! Ce qui, bien sûr, était supposé avoir un pouvoir très libérateur pour l'individu (et amincissant sur les chiffres du chômage !). J'ai quand même toujours préféré le terme « Entrepreneur » à celui de « Créateur d'entreprise ». Créer, ça ne dure que l'espace d'un instant ! Entreprendre se fait dans la durée, indéterminée, et inscrit la création dans un champ multiple de développements, de collaborations et de visions à plus ou moins long terme. L'entrepreneur est certes souvent, mais pas toujours, le seul à s'engager sur les suites à donner à son idée. La transformation d'une idée en un projet, c'est le rôle de l'individu-entrepreneur, même si un projet a aussi

besoin, en règle générale, d'une équipe, de partenaires, de réseaux... Le modèle « Tous entrepreneurs dans la même Entreprise » me laisse un peu perplexe. Je continue à croire qu'il ne faut qu'un Capitaine à bord, dont l'un des talents est de savoir bien s'entourer. Il y a des « faiseurs » qui apportent leur savoir-faire et qui ne cherchent pas à orienter le développement par leurs initiatives. Et il y a bien un autre niveau de collaboration, auquel décisions et parfois même risques doivent être partagés. C'est un peu comme les deux faces d'une même pièce. Le rôle de l'Entrepreneur n'est pas de changer les gens. Il est plutôt d'identifier, de former et d'accompagner les collaborateurs qui expriment une volonté d'implication plus importante. Et d'offrir aux experts les moyens nécessaires pour exprimer au mieux leur savoir — faire.

On entreprend seul ET à plusieurs.

3) Pour vous, qu'est-ce que la création de valeur ?

La création de valeur existe dans la transformation. Bien sûr, il y a une lecture plus économique du terme, sur la valeur d'une entreprise depuis sa création jusqu'à sa vente ou son introduction sur les marchés, mais je suis libéré de cette pensée-là. La valeur, dans l'entreprise comme dans la vie, il faut la créer et pour la créer, il faut transformer. Tout ce qui est transformé devient singulier, recherché, unique. L'idée de la transformation associée au savoir-faire participe à la création de valeur. C'est cela qui donne et garantit sa place au projet dans sa sphère, son univers, sa communauté. Par exemple, un directeur artistique utilisant la photo d'un photographe, le texte d'un concepteur rédacteur et le papier d'un magazine va transformer tout ça en une superbe page de référence. Bien qu'il se soit servi du travail des autres, il a transformé et donc créé de la valeur. Sinon, cela reste juste une jolie photo et un joli texte.

Dans mon secteur d'activité, la mode, l'accessoire, nous travaillons à partir de matériaux bruts, et nous créons de la valeur par la transformation. Je ne vois qu'un moyen de créer de la valeur dans une entreprise : utiliser comme point de départ ce que tout le monde peut avoir, puis innover par l'idée et les techniques pour trouver une pratique ou un objet nouveau, nécessaire ou désiré, unique et moderne, en cohérence avec l'époque et les engagements de l'entreprise. C'est cela aussi qui crée des emplois, et apporte la reconnaissance dont chacun a besoin.

4) Quelles sont les trois mesures que vous prendriez pour améliorer le développement des entreprises françaises ?

Après avoir « subi » à plusieurs reprises dans ma vie d'entrepreneur et ma vie d'homme les lourdeurs administratives, fiscales et sociales, je me suis un peu mis à l'écart du système. J'ai aujourd'hui volontairement une petite entreprise, qui emploie au bout de 3 ans, 2 personnes à temps plein. C'est un choix de vie, un choix de vie de l'entreprise également, que ce dimensionnement ! Je pense qu'il est difficile de grandir dans le système français, et j'irais jusqu'à dire qu'il est difficile d'y naître, surtout comparé à des pays comme l'Angleterre, par exemple. Je ne maîtrise pas très bien les articulations des différents modèles économiques, et je ne sais donc pas pourquoi la France en est venue à cultiver une telle pesanteur concernant l'Entreprise, et plus généralement le monde des travailleurs indépendants. Je pense que le social est antisocial ! Il crée des inégalités importantes. Et il participe pour beaucoup au poids de la fiscalité et des taxes.

L'Etat ne devrait pas s'interdire de regarder les modèles étrangers, de les imiter s'il le faut, de les imposer parfois, et puis de changer... Mais ce ne serait pas très français tout ça !